

Si je ne gagne pas assez, je ne peux plus aider mes enfants

Je m'appelle Liliana. Je suis Colombienne et j'ai 48 ans. J'ai le permis B. Je suis arrivée à Neuchâtel il y a huit ans, seule puisque je suis venue sans mes deux enfants. Ils sont restés au pays. Je suis en instance de divorce ; mon ex-mari se trouve en Espagne. Donc je vis ici, seule dans un studio très petit mais tranquille. Et pourquoi Neuchâtel ? Eh bien, parce qu'une de mes sœurs était déjà ici. Elle travaille dans une fabrique d'horlogerie. Elle est mariée, et déjà grand-mère : j'ai un joli petit-neveu, un amour, tout blond comme sa maman, même si son papa est basané ! Sa photo m'accompagne, là sur la commode, avec celle de ma fille et de mon fils – mes deux trésors.

En Colombie, je n'avais pas de formation, pas de métier. Je travaillais parfois comme vendeuse ou comme aide de bureau, occupée à transmettre des documents ou à faire des photocopies

par exemple. Ici, depuis mon arrivée, je gagne ma vie en faisant des ménages. J'ai deux sortes d'emplois : d'une part je vais chez des particuliers qui m'engagent sur recommandation, grâce au bouche-à-oreille, et par ailleurs je fais des heures pour une entreprise de nettoyage qui m'envoie faire les à-fonds d'appartements en fin de bail, avant l'état des lieux. Dieu merci, j'ai ce contrat ! L'entreprise n'a pas fermé et j'ai pu survivre avec ces heures-là pendant le plus fort de la crise, sinon, qu'est-ce que j'aurais fait ?

Le Covid a rendu les choses très difficiles au plan économique. Les mesures de protection m'ont frappée fort : les gens n'ont plus voulu que j'aile nettoyer chez eux. Ça peut se comprendre, moi qui passe d'un endroit à l'autre, et eux qui voulaient se protéger du virus... C'est comme ça que j'ai très vite perdu plus de la moitié de mes heures de travail au début de la pandémie. Il m'a fallu passer brusquement mettons de cinq jours de travail à deux, parce que les gens me téléphonaient : « Non, Liliana, pas cette semaine, on va attendre et voir ce qui se passe », puis une autre qui m'appelle et me dit « Non, on va plutôt attendre ». Et donc ils ne me payaient pas non plus, puisque je n'ai pas de contrat avec eux.

Et moi qui pensais : mon Dieu, qu'est-ce qui va se passer ?

Si je n'avais plus de travail, qu'est-ce que j'allais faire ?

La crise, bien sûr, ce n'était pas seulement pour moi. C'était aussi pour les gens chez qui j'allais, parce qu'ils ont perdu soit leur emploi, soit des heures ou des jours de travail, alors ils ont dû diminuer leurs dépenses. Et dans ces dépenses, il y a la femme de ménage : c'est le premier poste qu'on supprime ! Dans une des maisons, c'est le mari qui a perdu son travail, donc la famille allait se débrouiller sans mes services. Une autre dame est passée en télétravail et m'a demandé de ne plus aller qu'une

fois par mois. Avant, c'était toutes les semaines. Il pouvait aussi y avoir des raisons de santé pour renoncer à la femme de ménage : j'allais deux fois par semaine chez une personne qui souffre d'asthme. Par précaution, elle m'a dit de ne plus revenir – bien malgré elle, car c'est une personne au grand cœur, elle m'estime beaucoup et prend toujours de mes nouvelles. Sans la crise, j'irais encore nettoyer là, c'est sûr.

C'était angoissant aussi parce que si je ne gagne pas, je ne peux pas aider mes enfants pour leurs études en Colombie. L'aînée, qui a 28 ans, est à l'université en commerce international. Le deuxième en a 18, il vient d'avoir son bac. Il veut se former pour entrer dans l'armée comme professionnel. Maintenant je dois travailler dur, les deux comptent sur moi. Ils comprennent que si je n'étais pas ici, ce serait difficile pour eux de pouvoir étudier. Là-bas, la situation est très compliquée en ce moment avec le Covid et l'économie va très mal. Par chance, j'ai pu les aider quand même pendant la crise.

Oui, il y a eu un gros changement pendant cette pandémie... C'est tout autre chose, avoir un salaire assuré pour le nettoyage de quatre logements, ou ne rien avoir. En plus, même si je peux compter sur ma sœur, je suis seule ! Dans ces circonstances, on ressent encore plus l'insécurité. Faire des ménages, ce n'est pas comme travailler avec un contrat dans une entreprise, nous on nous congédie d'un moment à l'autre. En fait, même avec un contrat on n'est plus sûr.

Côté émotionnel aussi, la situation a été difficile. Quelle tristesse, quelle solitude dans les bus, les trains ! J'en pleurais et je croyais être la seule à le faire, mais une amie m'a dit qu'elle s'asseyait parfois et se mettait aussi à pleurer en priant Dieu de la protéger. Le passage par cette crise m'a montré qu'il faut

remplir une feuille quand j'avais fini ce que je devais faire, du style « j'ai nettoyé le frigo », cela m'obligeait à écrire, c'était bon pour moi.

C'est trop difficile, étant seule, de travailler toute la journée et après de repartir suivre les cours du soir payés par le chômage. Quand je rentre, je suis épuisée, je ne peux plus rien faire. Alors je me suis inscrite plutôt aux cours d'UNIA, parce que c'est le samedi matin.

Un autre souci que j'ai, c'est de ne pas avoir un contrat suffisant pour pouvoir renouveler mon permis B l'année prochaine. Celui que j'ai avec l'entreprise, c'est 50%, alors qu'il me faut un 100%. J'ai peur aussi qu'on exige de bonnes connaissances en français parlé et écrit.

Mon futur, pour le moment, je l'imagine ici. Même si j'aime la Colombie et que c'est dur d'être loin de mes enfants, au moins je peux les aider pour qu'ils puissent étudier.

Mon vœu le plus grand, ce serait de les avoir avec moi, ou d'avoir des vacances pour aller les retrouver !

apprendre à accorder plus de valeur à la vie, apprendre à apprécier le temps que Dieu donne à chacun.

Comme je n'allais plus chez les gens pour nettoyer, je ne voyais pas beaucoup de monde et je n'avais pas grand-chose à faire. Je ne rencontrais pas d'autres personnes d'ici, puisque celles que je connais, c'est là où je fais le ménage. Je m'occupais de mon logement, ou alors j'allais chez ma sœur, elle n'habite pas loin. Je faisais aussi un peu de français mais il fallait passer par internet avec mon smartphone pour les cours d'UNIA à distance.

Maintenant, j'ai retrouvé à peu près le niveau d'occupation d'avant la crise. J'ai d'autres ménages à faire, ça compense, et l'entreprise de nettoyage a pas mal d'activités à cette période de l'année. Deux de mes employeuses d'avant sont retournées au travail, alors je vais chez elles quand elles n'y sont pas. Mais ce travail est pénible ! Tenez, aujourd'hui, j'ai passé des heures à nettoyer des stores et des fenêtres qui n'avaient pas été nettoyés depuis au moins cinq ans. Physiquement, c'est épuisant. On a mal aux épaules, aux bras, aux poignets...

Je rêve de ne plus faire de ménages. Il faut dire aussi que dans ce domaine il y a plus de concurrence qu'avant. Mon souhait ce serait un emploi plus stable, travailler dans une entreprise pour avoir mes vacances, mes heures, un bon salaire qui soit un salaire fixe, ne plus devoir chercher tout le temps. Ou bien travailler dans un hôpital comme aide infirmière ou dans un home pour personnes âgées. Mais pour ça il me faudrait d'abord suivre une formation avec la Croix-Rouge, qui me coûterait moins cher.

J'aurais besoin de connaître davantage la langue pour trouver quelque chose de mieux comme travail. Je me débrouille pour parler, mais malheureusement pas pour écrire. Un temps, l'entreprise de nettoyages m'a envoyée à la Coop et là je devais